

Book Reviews

L'Exil des Communards. Lettres inédites (1872-1879). Présentées et annotées par François Gaudin. Mont-Saint-Aignan : Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2021. 192 p.

La Commune de Paris fournit encore de nos jours, malgré les cent-cinquante ans qui nous séparent d'elle, l'exemple d'un événement historique clivant dont l'interprétation demeure presque inévitablement subordonnée à l'orientation idéologique de l'observateur. Les débats qui ont marqué son anniversaire encore récent ont montré à l'envi que l'espoir de parvenir à une mémoire réconciliée de ce moment pourtant cathartique et fondamental de l'histoire de France reste pour l'instant en grande partie hors d'atteinte. Peuvent alors être bienvenus des projets comme celui mis en œuvre avec ce livre par François Gaudin, susceptibles de faire de nouveau écouter – ou de faire écouter pour la première fois – des voix brutes de protagonistes de ce drame, et à travers elles, de parvenir si possible à une meilleure compréhension de ses raisons, de son déroulement, de son impact et de ses conséquences – sur ses protagonistes surtout.

Dans cette bataille toujours vivace des enjeux mémoriels, il peut apparaître comme « une sorte de petit miracle » (10) – laïque, ajoute heureusement l'auteur – que de retrouver la correspondance d'un acteur important du monde de l'édition progressiste de l'époque comme Maurice Lachâtre. Ce « marginal » à l'activité incessante et multiforme, auteur d'une série d'ouvrages anticléricaux de combat et d'un *Mémorial de la Commune* dont on a perdu en partie la trace, « fut, à vingt ans un saint-simonien hors cadre, et, sous l'Empire, un proudhonien indépendant et un cabétiste des marges. Il a sympathisé avec une Commune qu'il conçoit à sa manière ; il édite Marx sans être marxiste, admirant l'œuvre tout en s'appêtant à recruter des libertaires » (42). Socialiste donc, au sens large du terme typique de l'époque, en plus que premier éditeur français du *Capital*, mais aussi spirite convaincu et grand ami d'Allan Kardec, les croisements entre spiritisme (vu sous une optique scientifique) et socialisme n'étant pas rares pendant ces temps. Parmi les nombreux auteurs qu'il a publiés figurent aussi Eugène Sue, Blanqui, Proudhon, Louis Blanc et bien d'autres encore.

Son activisme pendant la Commune lui vaut une condamnation et un long exil. Saint-Sébastien (Espagne), Vevey (Suisse), San Remo (Italie) sont les lieux de cette villégiature forcée, plus dure qu'on ne pourrait le croire, pendant laquelle Lachâtre ne cesse d'entretenir une correspondance suivie avec d'autres exilés comme lui, ou de les rencontrer, en Suisse surtout, où beaucoup se sont réfugiés, comme par exemple les frères Reclus. La grâce ne lui sera accordée qu'en mai 1879.

Les 53 lettres reproduites, présentées et mises en contexte dans cet ouvrage, datées entre 1872 et 1879, aident à recréer une image du réseau complexe et interdépendant des exilés de la Commune, de leurs projets, de leurs rêves et de leurs déceptions. Lachâtre, ce bouffe-curés qui correspondait cependant aussi avec des prêtres, sachant faire la différence entre les idées et les hommes, y apparaît, à travers les mots de ses correspondants, comme une cheville ouvrière importante de ce milieu. Généreux avec ses conseils (un correspondant le remercie même de ses « excellents conseils pour mes souffrances d'estomac » ! [151]) et son argent (Félix Pyat lui écrit : « vous êtes le banquier du pauvre » [85]), il ne cesse de s'activer, combinant le devoir de mémoire qu'il ressent envers les communards avec mille projets d'avenir.

Parmi les correspondants qu'on découvre dans ces pages, certains ressortent plus fortement que d'autres. Félix Pyat, justement, que l'histoire littéraire ne retient plus (injustement) que comme l'auteur du drame *Le Chiffonnier de Paris*, est une des personnalités dont les mots percent la page, avec son insistance pour convaincre Lachâtre

de collaborer à la création d'un journal qu'il estime essentiel à la propagande – lui qui avait déjà créé en 1870 et 1871 *Le Combat* et *Le Vengeur*, ce dernier paraissant lors de la Commune. On découvre aussi dans ce volume que Pyat, avec bien d'autres, dont notamment Gustave Lefrançais, avait publié à Genève en 1875, l'espace de deux numéros, un journal intitulé *La Révolte*, quatre ans avant que ne paraisse dans cette même ville le bien plus célèbre *Le Révolté*, à l'initiative de Kropotkine. Et même certains férus de littérature populaire seront peut-être étonnés d'apprendre que Lachâtre « fait terminer par Hector France, un demi-siècle après la mort de son inspirateur, le projet d'Eugène Sue, *Les Mystères du monde* » (57), suite et fin de ces *Mystères du Peuple* que l'éditeur avait aussi précédemment publiés.

François Gaudin, que l'on doit féliciter d'avoir eu l'initiative de cette publication qui présente un intérêt certain pour les historiens et les dix-neuviémistes en général, spécifie que « [l]es lettres citées ici appartenaient aux descendants de Maurice Lachâtre [...]. Dernier propriétaire, son neveu me confia plus d'une centaine de lettres inédites, documents, contrats, etc. Il souhaitait que ce fonds demeure groupé et que les chercheurs puissent y accéder. La Bibliothèque nationale de France fut contactée en ce sens par plusieurs personnes mais ne répondit jamais. De guerre lasse, ce "fonds Jeanne Oriol" fut dispersé lors d'une vente aux enchères, à Paris, en décembre 2018, en l'absence de toute institution française » (18).

Comment cela se fait-il qu'aucune institution, aucune université hexagonale ne se soit trouvée pour empêcher l'éparpillement aux quatre vents d'une correspondance aussi précieuse ? Quelques réponses possibles ou probables viennent à l'esprit. On peut en tout cas, au-delà de tout jugement que l'envie, qui ne manque pas, nous prendrait de formuler, ou de toute supposition nécessairement dénuée de preuves, se réjouir de la publication de ce livre, qui parvient à sauver de l'oubli des témoignages directs inestimables d'une époque dont l'importance pour l'évolution des idées et, partant, de l'Europe moderne, ne saurait être sous-estimée.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Griffiths, Richard. *Essais sur la littérature catholique (1870-1940). Pèlerins de l'absolu*. Paris : Classiques Garnier, coll. « Classiques jaunes », 2021, 285 p.

Dans les *Essais sur la littérature catholique (1870-1940)* au sous-titre bloyen, l'un des meilleurs spécialistes de la littérature catholique des XIX^e et XX^e siècles a rassemblé chez Garnier quatorze de ses articles publiés dans des revues et des volumes collectifs au cours de la période 1966-2014. Richard Griffiths est connu des critiques pour avoir présenté en 1966 une solide synthèse consacrée à la « révolution réactionnaire » accomplie à l'orée du XX^e siècle par ces écrivains qui ont en partage un catholicisme de rejet : rejet du monde moderne et des valeurs séculières promues par celui-ci ; rejet de l'intellectualisme et du positivisme au profit d'un traditionalisme, d'un fidéisme et d'un mysticisme mus par une certaine violence de mots et de doctrines. S'il n'a pas inventé l'étiquette de « renaissance catholique » (celle-ci est utilisée dès le début des années 1910 par Vallery-Radot et ses confrères dans les *Cahiers de l'Amitié de France*), Griffiths ne l'a pas moins éclairée de ses amples connaissances et intuitions critiques. L'universitaire est aussi l'auteur d'un essai sur Mauriac (*Le Singe de Dieu*, 1996) et d'un ouvrage (non traduit en français) sur la littérature catholique anglaise (*The Pen and the Cross, Catholicism and English Literature 1850-2000*, 2010).

Les *Essais* sont composés de cinq parties et d'un épilogue. La première partie est consacrée à Huysmans (quatre articles) ; la deuxième à Bloy (deux contributions) ; la troisième à Claudel (deux articles) ; la quatrième à deux écrivains traditionalistes : Barrès